

# TRACES D'INFLUENCE EUROPÉENNE

DANS

LES LANGUES, LES SCIENCES ET L'INDUSTRIE PRÉCOLOMBIENNES

DU

MEXIQUE ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

---

I.

ÉCRITURE ET VOCABULAIRE.

Les missionnaires ne cherchent pas à imposer leur propre langue aux peuples qu'ils évangélisent : ils trouvent plus simple d'apprendre celles des indigènes et, à cet effet, ils se mettent à composer des grammaires et des dictionnaires, tant pour leur usage que pour celui de leurs émules et successeurs. Ces prétendus ignorants ont été les plus zélés linguistes de l'univers. S'ils enseignent le latin, le français, l'espagnol, l'anglais à quelques acolytes ou catéchètes du pays, ils ne transforment pourtant pas l'idiome local en le soumettant aux règles de leur grammaire ; c'est à peine s'ils y introduisent à la longue de rares éléments de leur propre vocabulaire, comme certains termes théologiques ou des mots intraduisibles. Il faut donc s'attendre à ne pas trouver chez les Mexicains précolombiens de nombreux restes du latin ou du gaélique, d'autant plus que nous ne possédons pas de dic-

tionnaire complet de l'ancien nahua. On peut cependant signaler chez eux certains mots que nous examinerons après avoir parlé des déformations qu'ils durent subir pour être prononcés ou transcrits.

Les missionnaires ont souvent modifié les caractères grecs, latins ou sémitiques ; ils en inventèrent même d'autres pour les adapter à la phonétique des idiomes étrangers, comme firent, par exemple, Mesrob pour l'arménien et le géorgien, Ulfilas pour le méso-gothique, saint Cyrille pour le vieux slavon, Thórodd Runameistaré et Aré Frodé pour le vieux norrois. Chez les Micmacs de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick, le prêtre vêtu de blanc, qui vint par eau et évangélisa le pays avant l'arrivée des Européens, apportait un livre de prières écrit en caractères ornementaux où chaque signe représentait un mot (1). Plus récemment les Franciscains,

(1) When there were no people in this country but Indians..... a man dressed in white..... came towards them..... raising his hands towards heaven and adressing them..... in a language which they could not understand..... The people received his instructions and submitted to the rites of baptism ; the priest learned their tongue and gave them the Prayer Book written in what they call aboutùlooeëgàsk' (ornamental mark-writing), a mark standing for a word and rendering it so difficult to learn that it may be said to be impossible. (S. T. Rand, *Legends of the Micmacs*. New-York, 1894, in-8° pp. 225-6). L'habit blanc de cet évangéliste si différent des robes noire et brune des Jésuites et des Récollets, les plus anciens missionnaires français dans le bassin du Saint-Laurent, dénote que cette tradition n'a pas été arrangée pour cadrer avec ce que l'on sait de la conversion des Souriquois, ancêtres des Micmacs et des Abénaquis ; elle fait pendant aux récits des Sagas sur les blancs du Hvitramannaland ou Grande-Irlande transatlantique qui baptisèrent un naufragé islandais au ix<sup>e</sup> siècle et qui étaient certainement des Papas vêtus de blanc. Elle est en outre confirmée par les témoignages du P. Chrétien Le Clercq et de Mgr de Saint-Vallier sur les Cruciantaux ou Porte-Croix de la Gaspésie. (E. Beauvois, *Les derniers vestiges du christianisme prêché du X<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle dans le Markland et la Grande-Irlande : les Porte-Croix de la Gaspésie et de l'Acadie*. Paris, in-8°, extrait des ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE, avril 1877). — Les figures représentant des mots sont évidemment des rébus, comme l'étaient les iconophones des Mexicains. Le même missionnaire blanc, qui se mettait à la portée des indigènes en apprenant leur langue, leur donna pourtant une graphique étrangère, sans doute parce qu'ils n'en avaient pas de propre.

pour se faire comprendre des néophytes de la Nouvelle-Espagne, ne se bornèrent pas à représenter sur des tableaux les scènes bibliques (1) et à illustrer les catéchismes de figures qu'ils montraient aux Indiens, ils inventèrent aussi une sorte d'écriture se rapprochant des caractères dont l'invention est attribuée à Quetzalcoatl. Pour rendre, par exemple, les mots *Pater noster*, ils dessinaient un drapeau (*pantlé*), une pierre ou plutôt un caillou (*tetl*), un nopal (*nochtli*) et une autre pierre ; en supprimant les désinences, comme c'était de règle dans les mots formant la première partie d'un composé, il restait *pan-te noch-te* (2), sans les *r* finales, puisque cette lettre n'existe pas en nahua. Ce n'est pas seulement pour les peuples de langue nahua qu'ils écrivaient des prières et des catéchismes en *iconophones* (sons représentés par des images) : on a conservé d'autres livres de ce genre qui naguère encore étaient en usage chez quelques Otomis (3). Il en fut de même, paraît-il, chez les Mayas du Yucatan : car à en juger par l'alphabet reproduit dans la *Relation* du P. Diego de Landa (4) et qui est vraisemblablement celui dont se servaient les premiers missionnaires pour transcrire cette langue (5), les lettres écrites sur papier étaient

(1) Voyez l'intérieur d'une école représenté sur le frontispice de chaque volume de la *Monarchia indiana* du P. Juan de Torquemada.

(2) Voyez les passages de B. de las Casas (*Apolog. historia*, ch. 133) traduits par Brasseur de Bourbourg (*Manuscrit Troano*, t. I, gr. in-4°. Paris, 1869, p. 10), de Valadès, de Torquemada, de J. d'Acosta, cités par Aubin (*Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains* dans REVUE ORIENTALE ET AMÉRICAINE, t. III. Paris, 1860, in-8°, pp. 246-254 ; reproduit dans le *Catalogue de la collection Aubin-Goupil*, Paris, 1891, gr. in-4°, t. II, pp. 176-180, avec spécimens dans l'*Atlas*, pp. 76-78). — Cfr. Orozco y Berra, *Doctrinas en geroglificos* dans *Anales del Museo nacional de México*. T. 1, 1877, in-4°, pp. 202-216 avec pl.

(3) Aubin, Mém. cité, pp. 233-4.

(4) *Relation des choses de Yucatan*, texte et trad. par l'abbé Brasseur de Bourbourg. Lyon, 1864, in-8°, pp. 316-323.

(5) Landa, *Ibid.* p. 102. — Estas letras y caracteres [de Indios de Yucatan]... despues las entendieron y supieron leer algunos frailes nuestros, y aun las escribian (*Relacion breve y verdadera de algunas cosas de las muchas que sucedieron al Padre Fray Alonso Ponce en las provincias de la*

une modification de celles de l'antiquité que l'on trouve gravées sur un très grand nombre de monuments.

Ce que les missionnaires du xvi<sup>e</sup> siècle avaient dû faire au Mexique pour se mettre à la portée des indigènes, dans un temps où les Espagnols y étaient dès lors plus nombreux que les Gaëls précolombiens ne le furent jamais et où l'influence européenne devait être plus efficace par suite de l'afflux continu d'ecclésiastiques, d'hommes de guerre, de marins et de colons, — c'est ce qu'avaient déjà fait au ix<sup>e</sup> siècle les Toltecs restés dans la Nouvelle Espagne après le départ de leur chef pour la contrée de l'Est d'où il était originaire. Celui-ci avait emporté les peintures [livres], d'après lesquelles se gouvernaient ses sujets ; mais il avait laissé derrière lui, selon les PP. B. de Sahagun (1) et B. de las Casas (2), quatre sages correspondant peut-être aux quatre disciples que le P. Juan de Torquemada (3) dit avoir fondé la tétrarchie hiéocratique de Cholula ; ou selon le P. Geronimo de Mendieta (4), trois sages seulement (5), parmi lesquels Quetz-

*Nueva-España, escrita por dos religiosos, dans Coleccion de documentos inéditos para la historia de España, por D. Miguel Salva y el Marques de la Fuensanta del Valle, Madrid, 1872, in 8°. t. II, p. 392). Aubin a émis l'opinion que « des catéchismes, encore entre les mains de quelques indiens de Chiapa et du Yucatan, portent assurément des caractères semblables à ceux des inscriptions de ces contrées » (Mém. précité, p. 246). Il n'en possédait pas d'exemplaire, mais, assure le Dr Brinton (*The Books of Chilam Balam*, p. 5, extrait de PENN MONTHLY, mars 1882, Philadelphie, in-8°), « un manuscrit écrit de cette manière par un des premiers pères a été récemment découvert. »*

(1) *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*, trad. par D. Jourdanet et Remi Siméon. Paris, 1880, in-8°, L. X, ch. 29, p. 674.

(2) *Apologética historia*, ch. 122, p. 452 du t. V de son *Historia de las Indias* édit. par le m<sup>ls</sup> de la Fuensanta del Valle. Madrid, 1876. in-8°.

(3) *Los veinte y uno libros rituales y monarchia indiana*, 2<sup>e</sup> édition par Barcia. Madrid, 1723, in-4°, L. VI, ch 24 ; L. XI, ch. 24, pp. 51 et 351 du t. II.

(4) *Historia ecclesiastica indiana*, édit. par J.-G. Icazbalceta. Mexico, 1870, in-8°. L. II, ch. 14, pp. 97-98.

(5) Parmi les inventeurs des iconophones, Mendieta (*op. cit.* p. 97) et Sahagun (*op. cit.*, l. IV, chap. 2, p. 240) nomment expressément Oxomoco que le premier dit être aïeul de Quetzalcoatl ; d'où Manuel Orozco y Berra (*Historia antigua y de la conquista de México*. T. II, México, 1880, petit

zalcoatl, qui n'était ni l'ancien dieu, ni même l'absent déifié, mais bien le grand-prêtre homonyme de l'un et l'autre. Ces sages, quel qu'en fût le nombre, ne reproduisirent pas de mémoire les caractères des livres emportés, mais ils inventèrent vingt signes dont chacun désignait un jour du mois (1) et servait aussi de lettres (2). Cette légende, dont le sens est assez transparent, indique que, d'après les conceptions des indigènes, la graphique des maîtres n'était pas identique avec celle des disciples ; on n'a donc guère d'espoir de trouver sur les peintures et les sculptures précolombiennes du Mexique des inscriptions en caractères européens.

Les évangelisateurs gaëls n'éprouvèrent pas plus que les missionnaires espagnols le besoin d'imposer les lettres latines ou gaéliques aux indigènes : ayant affaire à des hommes peu cultivés, ils firent ce que l'on fait encore au chef-lieu même du Yucatan, à Merida où peu d'habitants savent lire et où les noms des rues sont désignés, non par des écriteaux, mais par des images d'éléphant, de taureau, de flamant, etc (3) ; ils firent ce que l'on continue de faire dans nos campagnes arriérées où l'enseigne de l'aubergiste, du taillandier, du sabotier, se compose uniquement d'une figure de cheval ou de bouteille, de serpe, de sabot : ils employèrent des signes parlants, et ils devaient être d'autant plus disposés à adopter les iconophones, qu'ils avaient apporté de leur patrie européenne la notion d'une

in-4°, p. 14) induit que l'aïeul était l'inventeur, et le petit-fils le correcteur du calendrier. S'il en était ainsi, on pourrait rapprocher *Oxomoco* de *Ogma*, l'inventeur de l'écriture oghamique et, en certains points, le prototype de Quetzalcoatl. (E. Beauvois, *l'Élysée des Mexicains comparé à celui des Celtes*, dans REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS. 3<sup>e</sup> ann., nouv. série, t. X. Paris. 1884, in-8°, pp. 274-75, 287, 291.)

(1) Torquemada affirme en effet que Quetzalcoatl fit le calendrier (*Mon. ind.* L. VI, ch. 24, t. II, p. 52).

(2) Estos veinte signos ó figuras demas de nombrar los dias del mes..... servian como de letras. (D. Duran, *Historia de las Indias de Nueva España*. T. II. México, 1880, in 4°, p. 257.)

(3) John E. Stephens, *Incidents of travel in Yucatan*. Londres, 1843, in-8°, t. I, p. 90.

écriture symbolique passablement développée. Dans les pays gaéliques, en effet, on voit sur les pierres tumulaires du moyen-âge de nombreuses images dont la constante répétition semble indiquer que ce sont des emblèmes, non seulement ceux qui sont communs aux peuples chrétiens, comme le monogramme du Christ, le tau, la croix gammée, l'alpha et l'oméga, le poisson, l'agneau, l'oiseau perché sur le sommet de la croix, la main dirigée d'en haut vers la tête du Christ, les têtes et les os de morts (1), mais encore certains emblèmes plus spéciaux : épée et ciseaux pour désigner respectivement l'homme et la femme, fibules en forme de fer à cheval, Z plus ou moins festonné entre deux plateaux (2).

D'après le vieux chroniqueur écossais Hector Boethius, le roi Reutha, qu'il place environ deux siècles avant l'ère chrétienne, aurait été « le premier qui trouva la manière de conserver le souvenir de la vaillance des nobles guerriers..., en faisant graver sur leur sépulture des images de dragons, de loups et d'autres bêtes, avant l'invention de l'écriture » (3).

Il ajoute : « dans toutes leurs affaires secrètes ils ont coutume, non pas d'écrire avec les lettres ordinaires en usage chez d'autres peuples, mais de graver des chiffres et des figures d'animaux en guise de lettres (4), comme on le

(1) J. Romilly Allen, *Early christian symbolism in Great Britain and Ireland*. Londres, 1887. in-8°, passim.

(2) Wilson, *The Archæology and præhistoric Annals of Scotland*, Edinburgh, 1851, gr. in-8°, pp. 497, 499, 515. Cfr. les figures dans *Sculptured Stones of Scotland*, avec préface de John Stuart. Edinburgh, 1856, 1867, 2 vol. in fol. — De même que le blason qui forme une sorte de langue commune à la plupart des peuples de l'Europe, les emblèmes des anciens Gaëls constituaient un embryon de langue.

(3) *Croniklis of Scotland*, L. X, ch. 10, cité par John Stuart, dans *Sculptured Stones of Scotland*, t. 1, 1856, p. III.

(4) Les rébus n'étaient pas non plus inconnus des anciens Gaulois : le roi des Arvernes Luern avait fait graver un renard sur ses monnaies (Paul Monceaux, *Le grand temple du Puy-de-Dôme* dans *REVUE HISTORIQUE*, XIII<sup>e</sup> année, t. XXXVI, mars-avril 1888. Paris, in-8°, p. 255), par allusion à son nom *Louarn* ou *Loarn* (renard en armoricain), *llwynog* en gallois.

voit par leurs épitaphes et les glyphes de leurs tombes. Bien que cette cryptographie (1) soit en décroissance, je ne puis dire qu'elle ait disparu : ils ont encore aujourd'hui certains de ces caractères particuliers qui étaient autrefois communs et répandus (2). »

C'est sans doute en s'inspirant de ces exemples et peut-être aussi en imitant une sorte de notation antérieurement usitée chez les indigènes, que les disciples de Quetzalcoatl créèrent les iconophones dont l'usage se perpétua jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle. Si imparfaite que fût cette graphique, les Mexicains s'en servaient avec beaucoup d'ingéniosité pour noter, avec la prononciation de certains mots, le trait caractéristique de la personne, de la chose ou de l'idée qu'ils désignaient. Torquemada en cite un curieux exemple. Anciennement, dit-il (3), le *quecholli* ou flamant était qualifié de *teoquecholli* (flamant divin), tant à cause de sa beauté que parce qu'il était consacré aux dieux. Mais comme ce nom impliquait une réminiscence de l'idolâtrie, les néophytes le changèrent en *tlauhquechol* (flamant rouge), lui donnant ainsi une épithète parfaitement appropriée à son plumage et en même temps se rapprochant de la première syllabe par le son (*tlauh=teo*) (4). On s'était appliqué à modifier le son aussi peu que possible ; c'est ce que firent avec non moins de succès les *tlacuilos* ou iconophonographes (5), envoyés par Montezuma pour décrire les navires et le camp de Cortés. Ayant à rendre la forme et

(1) Outre les iconophones dont l'interprétation était enseignée dans les écoles, les Mexicains employaient des caractères symboliques qui n'étaient intelligibles qu'aux prêtres et aux initiés (Orozco y Berra, *Hist. antigua* t. I, p. 397).

(2) H. Boethius, *op. cit.*, L. IX, cité dans *Sculptured stones*, t. I. p. IV.

(3) *Mon. ind.*, L. X, ch. 33, t. II, p. 299.

(4) F. Cortés qui écrivait ses relations avant que les règles actuelles de la transcription des mots mexicains eussent été généralement adoptées, supprimait volontiers *l* après un *t* ; il rendait par exemple *Tlaxcalteca*, *Tlacopa*, par *Tascalteca*, *Tacuba*.

(5) Qu'on nous pardonne ce néologisme formé de εἰκών image, φωνή son et γράφει il écrit ; le tout signifiant : celui qui représente des sons par des figures.

le nom de *capacete*, comme s'appelait le cabasset en espagnol, ils formèrent un composé de deux mots nahuas, dont le son, tout en se rapprochant beaucoup du terme étranger, décrivait l'objet presque aussi bien que pouvait le faire leur dessin (sans doute une tête coiffée d'un pot) (1). C'est en effet ce qu'exprime, sous une forme tronquée, le composé *cuaapaz* que donne Tezozomoc et que le savant Orozco y Berra explique par *cuaitl* (tête) et *apaztli* (pot, vase) (2). La désinence est régulièrement supprimée dans le premier mot, parce qu'il entre en composition ; mais elle devrait être conservée dans le second, soit sous la forme *te*, comme écrivaient parfois les Espagnols, soit sous la forme normale *tli*. *Cuaapazte* se rapprochait donc autant que possible de *capacete* et peignait en même temps le couvre-chef des guerriers étrangers.

## II

## MOTS NAHUAS D'ORIGINE EUROPÉENNE

Nous autorisant de ces exemples, nous allons essayer d'expliquer deux mots nahuas s'appliquant à certaines parties du costume des disciples de Quetzalcoatl : « Ils portaient, dit le P. D. Duran, de longues robes qui descendaient jusqu'aux pieds et que les Indiens appelèrent *xicolli*. (3) » Si l'on se reporte à la planche (4) de l'*Album* représentant ces robes, on voit qu'elles étaient sans manches et correspondaient à la *cuculla*, dont se servaient

(1) Les casques que l'on voit sur la tête de Cortés et de ses soldats, dans l'*Album de Historia de las Indias* du P. D. Duran (pl. 27-31 de la 1<sup>re</sup> part.), ressemblent en effet à des pots.

(2) Hernando Alvarado Tezozomoc, *Crónica Mexicana*, édit. par Orozco y Berra, México, 1878, in-4<sup>o</sup>, ch. 108, p. 692 et note 1.

(3) Unas opas largas..... hasta los pies..... á las quales llamaron Indios *xicolli*. (*Hist. de las Indias*, t. II, pp. 76, 77).

(4) Part. II, pl. 1, ch. 1.



spécialement les Irlandais (1) et nos religieux du moyen-âge (2), et que l'on appelait également *casula* (3). Papias prétend même que *cuculla* est un diminutif de *casula* (4). Quoique cette étymologie ne soit pas exacte, la synonymie ne peut être contestée, et c'est peut-être elle qui explique la forme du mot nahua correspondant (5). Par suite d'une confusion des deux termes ayant le même sens, les disciples mexicains de Quetzalcoatl ont dû prendre la première syllabe à l'un (en français *chasuble*) et le reste à l'autre (en vieux français *coule*); et, d'un hybride *caculla* (6), (que l'on eût prononcé *chacoule*), leurs successeurs ont pu faire *xicolli* (prononcez *chicolli*); dérivation d'ailleurs fort contestable et s'appuyant surtout sur un fait très général et bien connu : c'est qu'un peuple adoptant un vêtement ou un objet étranger, en emprunte aussi le nom primitif (7).

(1) Du Cange, *Glossarium mediæ et infimæ latinæ*, au mot *cocula*.

(2) *Cuculla*.... antiquitus vocabatur colobium, id est tunica sine manicis. Tantum debet habere.... longitudinis.... antea, quod ad callum pedis usque pertingat. (Guido, abbas Farfensis, qui écrivait en 1093, cité par Du Cange, *Gloss.* au mot *cuculla*). — *Cucullæ* nomine habitum largum et amplum, sed manicas non habentem (Clemens V papa, cité par Du Cange, *ibid.*).

(3) *Cucullam* nos esse dicimus, quam alio nomine *casulam* vocamus. (Du Cange, *ibid.*)

(4) *Cuculla* per diminutivum dicitur a *casula*. (Id. *ibid.*)

(5) Qui ne diffère guère plus du latin *cucullus*, d'où *cucullatus* et *cucullarius* (moine), *cuculla*, *cucullio*, *coculla*, *cocula* et même *cula*, que certains dérivés de ces mots en diverses langues européennes : *cochall* en gaélique, *ciocioll* en cymrique, *cougoul*, *cicl* et *cicll* en armoricain, *kust* en vieux norrain, d'où *kustlung* et *kustmadr* (frocard), *cagoule* et *coule* en français; *cugle* et *cugele* en anglo-saxon, *cowl* en anglais, *cogulla* en espagnol, *cogula* en portugais.

(6) La forme française *cagoule* indique qu'il a dû exister.

(7) Sans parler des noms ethniques appliqués à la *francisque*, à la *bourguignotte* (casque bourguignon), à la *polonaise*, aux *brandebourgs*, à la *dalmatique*, à la *cravate*, d'après les Croates (Cfr. E. Beauvois, *la Tula primitive, berceau des Papes du Nouveau-Monde*. Extrait du *MUSÉON*, n° 2, avril 1891, p. 209), on pourrait citer nombre d'objets qui ont conservé sous une forme plus ou moins corrompue, le nom qu'ils portaient dans leur pays d'origine, comme : *claymore* (du gaélique *claidheamh mor*), *schako* (de *csako* ou *czakó*), *schapska* (de *czapka*), *chabraque* (de *czaprak*), *sabretache* (de *sæbeltasche*), *redingote* (de *riding-coat*), etc., etc.

Beaucoup plus évidente est l'origine de l'autre mot que nous avons à examiner. Les disciples du Papa, dit le P. Duran, « avaient pour couvre-chef des coiffures d'étoffe que les Indiens voulaient représenter en peignant des coquillages..... et pour cette raison ils donnaient à ceux qui étaient ainsi coiffés le nom de *cuateccize* qui signifie : tête avec coquille (1). » Dans son *Album* (2) quatre de ces Toltecs, dont deux barbus, sont représentés la tête couverte d'un bicornes ressemblant à une coquille de porcelaine ou de quelque autre pectinibranche. Or en nahua *cuaitl* (syncopé en *cua* pour entrer en composition) signifie tête, et *tecciztli* coquille. Le composé nahua que le P. Duran transcrit plus ou moins correctement, exprime tout à la fois le son du mot latin *catechista*, la forme de la coiffure et la principale occupation de ces disciples du Papa, qui allaient comme lui prêcher dans les bourgades et sur les montagnes (3).

Continuons cet examen des termes européens qui ont passé en nahua. Les indigènes de Cholula, l'une des principales stations de Quetzalcoatl, désignaient la croix sous le nom de *colotzin* (4), terme révérentiel dont le radical *colotl* ou *culutl* vient de *coloa* ou *culua*, se courber. Ce terme est donc apparenté avec celui de *Culua* ou *Culhua*, possesseur de crosse (5) ou de croix (6). Mais comme

(1) [Los discípulos del Papa] traian en sus cabeças coberturas de paños ó bonetes, lo qual quixerón pintar los Indios quando, por poner las tocas ó bonetes que trayan, pintaron caracoles.... y por raçon de las tocas que trayan en las cabeças los llamaron *cuateccize* que quiere decir « caveças con caracoles. » (*Historia de las Indias*, t. II, pp. 76, 77).

(2) *Id. ibid. Atlas*, part. II, pl. I, ch. 2.

(3) El y sus discípulos salian á predicar por los pueblos y se subian á los cerros á predicar.... Los discípulos que traxo el Papa, á los quales llamavan Toltecas y hijos del sol .... fueron predicadores de los serranos de Tlaxcala (*Historia de las Indias*, t. II, pp. 75, 77).

(4) The proper word for cross or crucifix is simply *colotzin*, little scorpion (alacrancito), and I have heard it with the addition of « Santa Cruz », often used in the district of Cholula by the aborigenes (A. F. Bandelier, *Report of an archæological tour in Mexico in 1881*. Boston, 1884, in-8°, p. 185).

(5) E. Beauvois, *Les Papes du Nouveau-Monde rattachés à ceux des îles Britanniques et Nordatlantiques* (dans *MUSÉON*, t. XII, pp. 228-9).

(6) Ici encore les Mexicains se sont efforcés de trouver un terme dont l'image

le scorpion s'appelle aussi *colotl*, son image, prise comme iconophone, pouvait désigner la croix, et cette circonstance explique pourquoi les Toltecs, disciples de Quetzalcoatl (qui à l'exemple de nos religieux se traitaient mutuellement de frères), portaient des manteaux sur lesquels des scorpions étaient dessinés en bleu (1), tandis que leur chef en avait un parsemé de croix rouges (2). Ces deux sortes de figures étaient le pendant l'une de l'autre : celle-là étant un iconophone, celle-ci l'image même de l'objet. Il est à croire que, pour se soustraire aux persécutions religieuses dont ils étaient l'objet, les Toltecs substituèrent à la croix un emblème qui n'était pas compris du vulgaire, mais dont le sens mystique n'échappait pas aux initiés.

Citons encore parmi les mots nahuas qui paraissent être empruntés aux langues européennes : *teotl* ou *teutl* (dieu, du latin *deus* ; le *d* n'existant pas en nahua a dû être remplacé par la dentale la plus rapprochée) ; *metzli* (3) (lune, mois, de *mensis* en latin, ou *mis* en gaélique, en cymrique, en cornique, en armoricain) ; *chilchil*, dans l'idiome nahua

représente la crosse et dont la prononciation se rapproche soit de *crocia* ou *cruax* en latin, soit de *croch* ou *cros* en gaélique. N'ayant pas de *r*, ils le remplacent par *l* ; la désinence ordinaire *tl* a naturellement pris la place de *cia*, *x*, *ch* ou *s*. Comme le *c* en nahua ne peut être suivi d'un *l*, il a fallu intercaler une voyelle pour séparer ces deux consonnes, de sorte que *colotl* est la transcription aussi exacte que possible de *croch* ou *cros*.

(1) Sahagun, *Hist. gén.* L. X, ch. 29, § 1, p. 659 de la trad. franç.

(2) L'une des scènes sculptées à Santa Lucia Cosumalwhuapa (S. Habel, *The Sculptures of Santa Lucia Cosumalwhuapa in Guatemala*, dans *Smithsonian Contributions to knowledge*, n° 269. Washington City 1878, in-4°, pl. 1, fig. 1), où l'on remarque un singulier mélange d'idées chrétiennes et de superstitions païennes, représente un sacrificateur (un *topiltzin* ou *papa* selon Torquemada, *Mon. ind.*, L. VII, ch. 19, p. 117 du t. II) dont la coiffure est en forme de scorpion ; mais, par une étrange interversion de rôle, le prêtre imberbe désigné par l'iconophone de la croix tient la tête d'un homme barbu, qui est emportée par un démon, tandis que celle d'un homme imberbe est entre les mains d'un dignitaire ecclésiastique. La confusion n'était pas moins grande chez les Mexicains qui donnèrent aux sacrificateurs le nom de Topiltzin illustré par un évangelisateur qui prohibait les sacrifices humains.

(3) *Tli* est la désinence, reste pour le radical *metz* qui entre avec une prononciation plus adoucie dans le nom de *Meztitlan* (*titlan* auprès de, et *mez* lune). — Voy. Orozco y Berra, *Hist. ant.*, t. II, p. 203.

du Nicaragua, *chililitli* (clocher, d'où *chililico*, du latin *chillæ* ou *schillæ*, clochettes) (1); *maïtl* (main, du gaélique *math*, plutôt que du cymrique *man* ou du latin *manus*); *camïtl* (robe, chemise, chez les Totonacs) (2), venant évidemment du latin *camisus*, *camix*, *camisia* ou *camisile*, qui avait passé en cymrique ou en gaélique sous les formes *camse*, *caimis*. Après la conquête, l'espagnol *camisa* fut adopté sans modification en nahua, et ce n'est certainement pas de lui qu'est dérivé *camïtl*. Dans la langue huastèque, parlée par les Totonacs, le chrême avec lequel les prêtres oignaient le *papa* ou souverain pontife nouvellement élu, s'appelait *oles* (3), venant sans doute du latin *oleum*, dont on se sert dans la chrétienté pour les consécérations; le maya *than* (langue) n'est guère éloigné du gaélique *teanga*; dans l'idiome maya des Izas, originaires du Yucatan, les livres relatifs aux prophéties et à leur accomplissement, ainsi que les histoires écrites en caractères antiques et en figures peintes sur des écorces d'arbre, s'appellent *analte* (4), mot dont le sens et la forme rappellent si bien le latin *annales*, que l'on n'hésite pas à l'en dériver, soit directement, soit par l'intermédiaire du gaélique *anal*, d'où *analach* (chronique) et *analachd*, chronologie.

(1) Voy. plus loin, pp. 526-528.

(2) Sahagun, *Hist. gén.*, L. X, ch. 29, § 7, p. 669 de la trad. franç.

(3) Las Casas, *Apol. hist.* ch. 138, cité par Kingsborough, *Ant. of Mexico*, t. VIII, notes, p. 155. — *Oles* doit être le même mot que le nahua *olli*, *ulli*, *holli*, qui est la sève plus ou moins condensée du *mizquitl* (en espagnol *mesquite*) et qui servait tout à la fois à faire de l'huile, une boisson remplaçant le *pulque* (vin blanc) et de la gomme, ainsi que nombre de médicaments. (Sahagun, *Hist. gén.*, L. XI, ch. 6, § 7, p. 735 de la trad. franç. — Torquemada, *Mon. ind.*, t. XIV, ch. 43, pp. 621-2 du t. II, cfr. L. VI, ch. 23, 48; L. IX, ch. 7; L. X, ch. 25; L. XIV, ch. 12, pp. 45, 83, 180, 267, 280, 553 du t. II; — Fr. Hernandez, *Opera cum edita, tum inedita*. Madrid, 1790, 3 vol. in-4°, t. I, pp. 96, 395; Cfr. à la table le mot *mizquitl*).

(4) Diego Lopez Cogolludo, *Historia de Yucathan*, édit. par Francisco de Ayeta. Madrid, 1688, in fol., t. IX, ch. 14, p. 307. — Cfr. Juan de Villagutierrez Soto-Mayor, *Historia de la conquista de la provincia de El-Itza*, etc. 1701, in-fol., L. VII, ch. 1. Ce dernier dit que « les *analtehes* et les *histoires* ne font qu'un. » (*Ibid.*, L. VI, ch. 4).

## III

## LIVRES, PEINTURES, SCULPTURES

Les Papas qui avaient porté leurs livres en Islande (1) et même jusque dans l'Escotiland, sur les rives du Saint-Laurent (2), ne cessèrent pas d'être bibliophiles en passant au Mexique. Celui de 1384 s'y présenta avec un livre à la main (3), et la prophétie de Tlaxcala sur les hommes de l'Est annonçait que les futurs conquérants devaient être « blancs, barbus et se gouverner par de petits livres (4). »

Chez les Totonacs, les deux vénérables moines spécialement attachés au temple de la grande déesse par l'intercession de laquelle leur messie devait descendre sur terre pour abolir les sacrifices humains — et que le P. G. de Mendieta n'hésite pas à identifier avec la mère du Sauveur (5), « écrivaient les histoires avec des figures (iconophones)

(1) E. Beauvois, *La découverte du Nouveau-Monde par les Irlandais* (Congrès international des Américanistes, Nancy, 1875, t. I, pp. 71-72); *Les premiers chrétiens des îles nordatlantiques* (dans MUSÉON, t. VIII, 1888, pp. 431-2).

(2) E. Beauvois, *Les colonies européennes du Markland et de l'Escotiland (Domination Canadienne) au XVI<sup>e</sup> siècle* (Compte rendu des travaux du congrès international des Américanistes, 2<sup>e</sup> session, Luxembourg 1877, t. I, pp. 26, 27, 37).

(3) E. Beauvois, *l'Elysée des Mexicains* (dans REVUE DE L'HIST. DES RELIGIONS, t. X, 1884, p. 280, note 3); *Les voyages transatlantiques des Zeno* (dans MUSÉON, t. IX, 1890, p. 468).

(4) Domingo Muñoz Camargo, *Hist. de la république de Tlaxcallan*, trad. par Ternaux Compans (NOUV. ANNALES DES VOYAGES, 4<sup>e</sup> série, t. XV, juillet-sept. 1843, p. 145). Il faut pourtant noter que l'édition du texte espagnol donnée par Alfredo Chavers, sous le titre de *Historia de Tlaxcala* (Mexico, 1892, pet. in-4°, pp. 184-5), ne parle pas de livres, mais porte seulement : « que han de ser blancos y barbudos, que han de traer celadas en las cabezas por señal de gobierno. »

(5) En esta tan celebrada diosa intercesora y medianera de los pueblos... parece que quiso el demonio introducir en su satánica iglesia un personaje que en ella representase lo que la reina de los Angeles y Madre de Dios representa en la Iglesia Católica, en ser abogada y medianera de todos los

et les remettaient au Papa ou souverain pontife (1) qui, à son tour, les communiquait au peuple dans ses allocutions (2). »

N'ayant pas à tracer le tableau complet de la civilisation précolombienne, nous pouvons laisser de côté les intéressants détails que les Espagnols du xvi<sup>e</sup> siècle nous donnent sur les anciennes peintures mexicaines et les études faites par des écrivains plus récents sur les fragments qui en subsistent et les copies qui en restent. Nous devons nous borner à parler ici des scènes historiées qui se rattachent étroitement à notre sujet. « Un vieil indien, dit le P. D. Duran, me conta que le Papa (3), passant par Ocuituco (4), leur avait laissé un grand livre dont certaines lettres avaient quatre doigts de haut (5). Désireux de voir ce manuscrit, j'allai en cette localité et, avec toute l'humilité du monde, je suppliai les Indiens de me le montrer. Ils me jurèrent qu'ils l'avaient brûlé depuis six ans, parce qu'ils

necesitados que á ella se encomiendan para con el gran Dios y sol de justicia su sacratísimo hijo ; si no es que por ventura habiendo tenido noticia los antiguos progenitores de estos Indios de esta misma Señora y Madre de consolacion, por predicacion de algun apóstol ó siervo de Dios que llegase á estas partes (como por algunos indicios que en el discurso de esta historia se tocarán se presume), quedase confusa la memoria de esta gran Señora en el entendimiento de los que despues sucedieron. (*Hist. ecles. ind.*, L. II, ch. 9, page 90).

(1) Sur ce titre voy. Hieronymo Roman, *Republicas del mundo*. Salamanca, 1593, in-fol., t. III, fol. 140 v. — Augustin de Vetancurt, *Teatro mexicano*, parte II, sucesos politicos, trat. I, c. 2, p. 7. Mexico, 1698, pet. in-fol.

(2) B. de las Casas, *Apolog. hist.*, ch. 121, pp. 444-5 du t. V de l'édit. madrilène de son *Hist. gen.* ; reproduit par G. de Mendieta, *Hist. ecl. ind.*, L. II, ch. 9, p. 89-90.

(3) On ne sait s'il s'agit du Papa Quetzalcoatl du IX<sup>e</sup> s. ou plutôt du Papa de 1354. Cette dernière alternative est plus vraisemblable, puisque le livre existait encore en 1573.

(4) Localité occupée par des Xochimilcs et située à une vingtaine de lieues au SSE. de Mexico dans l'état de Morelos.

(5) C'est le cas pour les initiales de livres ou de chapitres dans beaucoup de manuscrits du moyen âge et notamment dans ceux des Gaëls. (*Facsimiles of national Manuscripts of Ireland*, selected and edited under the direction of Edw. Sullivan by I. T. Gilbert and photozincographed by H. James. Dublin et Londres, 1874 et suiv. gr. in-fol.)

ne réussissaient pas à en déchiffrer les caractères qui n'étaient pas comme les nôtres ; craignant qu'il ne leur attirât des désagréments, ils l'avaient jeté au feu. J'en fus peiné, parce qu'il aurait peut-être confirmé ce que je soupçonnais : que c'était le Saint Évangile en lettres hébraïques. Je blâmai fort ceux qui l'avaient détruit (1). »

Le même écrivain nous apprend que la planche représentant les disciples du Papa (2) est copiée sur une peinture fort ancienne d'un Indien de Chiauh-tla, de qui il tenait toutes ses notions sur le Papa. « Voulant m'assurer, ajoute-t-il, si c'était la vérité, je m'en informai auprès d'un Indien fort âgé qui mourut de vieillesse. Il était natif de Coatepec (3), et on me l'avait donné pour fort versé dans la religion de ses ancêtres. Je lui demandai s'il en était ainsi que le portaient la peinture et l'écriture en question. Et comme ils ne peuvent donner de renseignement que d'après le livre de leur bourgade, il alla chercher à sa demeure une peinture qui m'avait plutôt l'air d'être un grimoire. Toute la vie du Papa et de ses disciples y était chiffrée en caractères inintelligibles. Cet Indien me la conta dans les mêmes termes que l'avait fait l'autre, et même mieux, de quoi je ne fus pas peu satisfait (4). » Ces sincères confidences nous font connaître quelles sont les sources auxquelles a puisé le P. D. Duran qui est une de nos principales autorités.

Dans le Yucatan, où il subsiste tant de vestiges de l'influence européenne, on découvrit sous le règne de Philippe II, non loin de Merida, des édifices si anciens que les vieil-

(1) *Hist. de las Indias*, t. II, p. 76. — Juan de Tobar, *Relacion del origen de los Indios que habitan esta Nueva España segun sus historias*, en tête de l'édit. de la *Crónica Mexicana* de Hernando Alvarado Tezozomoc, donnée par Orozco y Berra. Mexico. 1878. in-40, p. 81.

(2) C'est la première de la 2<sup>e</sup> partie de son *Album*.

(3) On cite deux localités de ce nom : l'une située à 140 kilomètres au SSE. de Mexico dans l'État de Puebla, l'autre près de Tezcuco dans l'État de Mexico. C'est probablement de cette dernière qu'il s'agit.

(4) *Hist. de las Indias*, t. II, p. 76.

lards du pays n'en connaissaient pas l'origine ; c'étaient « trente édifices de pierre, sur plate-forme, travaillés avec du fer et non totalement ruinés, sur lequel était peinte la roue de sainte Catherine. On en est émerveillé, dit l'auteur de la *Relation anonyme* (1), d'où nous tirons ces renseignements ; c'est pourquoi l'on croit que les constructeurs de ces monuments étaient civilisés et chrétiens ; quelques curieux pensent que c'étaient les Carthaginois qui colonisèrent beaucoup de contrées. »

Les Mixtecs du littoral de la Nouvelle-Espagne, qui avaient été évangélisés par des disciples du Papa Quetzalcoatl, conservèrent jusqu'au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle de larges rouleaux de cuir enfumé, couvert de très anciennes peintures dont trois ou quatre avaient trait à la foi chrétienne. Celles-ci, reproduites sur papier par des dominicains du couvent de Nexapa, furent décrites par les PP. Franciscaïns, Fr. Gomez et Alonso de Escalona, qui passèrent par la Mixtèque en revenant du Guatemala, soit en 1560, soit en 1568 (2). On y voyait Notre-Dame, accompagnée de sa mère et de ses deux sœurs, que l'on tenait également pour saintes. Elle avait les cheveux réunis et attachés à la manière indienne ; mais dans le nœud de l'occiput était passée une petite croix pour la désigner comme la plus vénérable (des trois) et indiquer que, tout en restant vierge, elle devait donner le jour à un grand prophète venu du ciel, que ses compatriotes persécuteraient et feraient mourir sur une croix. Le crucifié était également peint, les pieds et les mains fixés à la croix, sans clous. On voyait en outre sa résurrection et son ascension (3).

(1) Inédite et conservée aux Archives des Indes à Séville ; extrait par C. Fernandez Duro dans ses *Antigüedades en América Central*. Madrid, 1885, in-8<sup>o</sup>. p. 23.

(2) Torquemada, *Mon. ind.*, L. XX, ch. 48, t. III, p. 492.

(3) Mendieta, *Hist. eccl. ind.*, L. IV, ch. 41, pp. 537-8. — Torquemada, *Mon. ind.*, L. XV, ch. 49, p. 134 du t. III. — Sahagun place vers 1570 le passage des deux Franciscaïns, et il abrège la description reproduite ici (*Hist. gén.*, L. XI, ch. 13, p. 791 de la trad. franç.).



Les Zapotecs, voisins des Mixtecs et évangélisés comme eux à la fin du ix<sup>e</sup> siècle, avaient également une bible historiée, sur laquelle le dominicain Gregorio Garcia nous donne les renseignements suivants : Un autre religieux de mon ordre, dont je ne me rappelle pas le nom, dit-il, mais qui était vicaire du couvent de la Vera-Cruz, me remit la relation suivante écrite de sa main : « Lorsque les religieux de l'ordre de Saint Dominique entrèrent dans la Zapotèque pour convertir les Indiens et leur prêcher le Saint-Évangile, ils trouvèrent chez le cacique de Quic Chapa (1), une bible exclusivement composée d'images, dont le sens transmis par tradition était expliqué par des Indiens. Dans cette bible étaient représentées beaucoup de nos croyances : le déluge, la tour de Babel, le passage de la Mer Rouge et l'Annonciation y étaient figurés, ainsi que Notre Dame vêtue à l'indienne (avec jupe et corsage), assise et tissant à la manière indienne ; au-dessus de la tête, à quelque distance, on voyait une sorte de colombe nimbée. Aux questions du religieux sur la signification de cette scène, les Indiens répondirent que c'était une vierge, mère du fils de Dieu, et que les rayons lumineux, appelés par eux *Xipijbitao* (2) voulaient dire : Esprit de Dieu. A la vue de ces caractères et figures, les religieux s'écrièrent : Ce que vous voyez représenté et que vous ne comprenez pas bien, c'est ce que nous enseignons. Ils les convertirent en leur exposant peu à peu les mystères de notre rédemption et les articles de la foi. Un des Pères, qui prit part à cette conversion et qui s'occupa le plus des Indiens de cette province, fut le P. Fr. Domingo

(1) C'est Quiechapa, district de Yautepec, département de Huajuapán dans l'état de Oaxaca.

(2) Un nom nahua qui se rapproche beaucoup de la première partie du composé zapotec, est *xipe*, que le P. Duran traduit par : homme desolado y maltratado (*Hist. de las Indias*, t. II, p. 147). Il applique ce terme à la seconde personne de la Sainte Trinité, mais non au Saint-Esprit. — *Bitao* ou *Pitao* signifie Dieu en zapotec.

Guigelmo (1), saint homme, parfaitement versé dans la langue zapotèque et le premier qui dit aux Indiens : Enfants, vos peintures s'accordent avec nos prédications. En supprimant quelques scènes apocryphes mêlées aux vérités, les religieux corrigèrent cette bible, ce qui contribua beaucoup à la conversion. Le même saint vieillard, Fr. D. Guigelmo me l'a conté bien des fois. » Ici s'arrête la relation du P. vicaire de la Vera-Cruz (2).

« Un autre religieux qui vit encore, dit Mendieta, Fr. Diego de Mercado (3), vénérable Père, qui a été définitif de cette province du Saint-Évangile et l'un des pénitents les plus exemplaires de notre temps, me fit de vive voix et me donna, dans un écrit signé de son nom, le récit suivant : Un vieil Otomi, âgé de plus de soixante-dix ans, avec lequel il s'entretint autrefois des choses de notre religion, lui dit qu'anciennement ses compatriotes possédaient un livre que se transmettaient de père en fils les personnages chargés de le garder et de l'interpréter. La doctrine y était écrite sur chaque page en deux colonnes, entre lesquelles était peint le Christ sur la croix avec un air irrité ; aussi l'appelaient-ils Dieu courroucé. On n'en tournait les feuillets que révérencieusement, non avec la main, mais avec une baguette affectée à cet usage et conservée avec le livre. Interrogé sur la doctrine exposée dans ce livre, l'Indien n'en put rendre compte point par

(1) Augustin Davila Padilla, (*Historia de la fundacion y discurso de la provincia de Santiago de México de la orden de Predicadores*, Madrid, 1596, in-4°, L. II, ch. 93, p. 813), et Beristain (*Biblioteca hispano-americana*, 2° édit. Amecameca, 1883, in-12, t. II, p. 31), l'appellent plus correctement Domingo Grijelmo ou Domingo de la Cruz. Selon ce dernier bio-bibliographe, il passa au Mexique en 1528 et mourut en 1582 ; son témoignage remonte donc à un temps où les Zapotecs n'avaient pas encore subi l'influence des Espagnols, et où leur bible ne pouvait être une contre-façon des résumés écrits par des missionnaires du XVI<sup>e</sup> siècle.

(2) Gregorio Garcia, *Predicacion del Evangelio en el Nuevo Mundo*, L. V, ch. 7, cité par Kingsborough, *Ant. of Mexico*, t. VIII, notes, pp. 190-1.

(3) Il mourut à Tula, le 9 novembre 1613 (Augustin de Vetancurt, *Menologio Franciscano*, p. 118, à la suite de sa *Crónica de la provincia del Santo Evangelio de México*. Mexico, 1697, in-4°).

point, mais il répondit que, si ce livre n'était pas perdu, ayant pourri en terre où il avait été caché à l'arrivée des Espagnols, les missionnaires verraient que ses doctrines étaient conformes à celles qu'ils enseignaient et prêchaient. Il dit pourtant que ses ancêtres avaient notion du déluge et de l'arche où s'étaient sauvées sept personnes seulement avec les animaux qui y étaient enfermés (1); que toutes les autres créatures avaient péri; ils savaient aussi qu'un ange avait été envoyé à Notre Dame, ce qu'ils exprimaient en disant qu'une chose très blanche, comme une plume d'oiseau, étant tombée du ciel, une vierge se baissa pour la ramasser et que, l'ayant mise dans son sein, elle devint enceinte (2), mais ils ignoraient ce qui advint et ce dont elle accoucha. Ce qu'ils rapportaient du déluge était aussi attesté par les Achis du Guatemala, affirmant qu'ils avaient une peinture sur ce sujet, parmi d'autres antiquités que les Frères, dans leur zèle et leur désir d'extirper l'idolâtrie, leur prirent pour les brûler, les regardant comme suspects (3). »

Il faudrait tout un volume pour relever les frappantes analogies qui existent entre les motifs de décoration de l'Europe et ceux du Mexique et de l'Amérique centrale. Ce n'est pas le lieu de s'y attarder, le présent exposé

(1) On lit dans le *Codex Mexicanus* du Vatican n° 3733 que le premier âge du monde se termina par un déluge auquel échappèrent seulement un homme et une femme, et que sept autres personnes, s'étant cachées dans une grotte (qui pouvait être identifiée avec la cavité d'un navire), en sortirent après la fin de l'inondation et repeuplèrent le monde (Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, t. V, p. 167).

(2) Le même *Codex Vaticanus* parle bien de l'Annonciation, mais non de la plume (*Ibid.* t. V, p. 167), mais Sahagun rapporte qu'une femme très pieuse de Tula, nommée Coatlicue, balayant un jour le temple de Coatepec, vit tomber du ciel une petite pelote de plumes qu'elle ramassa; l'ayant mise sous sa robe, elle ne put la retrouver; de ce jour elle fut enceinte et, le temps venu, elle accoucha du dieu Huitzilopochtli (*Hist. gén.*, L. III, ch. 1, pp. 201-2 de la trad. franç. — Torquemada, *Mon. ind.*, L. VI, ch. 21, pp. 41-42 du t. II).

(3) *Hist. eccl. ind.*, L. IV, ch. 41, pp. 538-9. — Torquemada, *Mon. ind.* L. XV, ch. 49, p. 134 du t. III.

étant plutôt historique qu'archéologique ; qu'il nous suffise d'en citer quelques exemples : l'échelle naguère inconnue des indigènes de Guatemala, figure dans les curieux bas-reliefs de Santa-Lucia Cosumalwhuapa (1) ; les ruines d'un édifice qui, lors de l'expédition de Juan de Grijalva, existaient encore dans l'île des Sacrifices (San-Juan de Ulua), ressemblaient à un arc antique de la ville de Mérida en Espagne (2) ; le serpent figuré sur les colonnes toltèques, la tête en bas, la queue en haut (3), a pour pendant le reptile qui s'enroule à la base d'une demi-colonne formant le jambage d'une porte de l'une des sept églises de Rahin (Irlande)(4) ; l'idole placée au sommet d'un temple à Campêche et ayant à ses côtés deux bêtes féroces qui la dévoraient (5), nous semble représenter Daniel dans la fosse aux Lions (6) ; le même sujet décore une médaille de bronze, de la grosseur d'une piastre, trouvée à Palenque (7) (État de Chiapa) ou en Guatemala, et dont le style archaïque dénote une origine européenne ou asiatique ; elle porte d'un côté l'image d'un homme barbu, à genoux, les jambes attachées, placé entre deux bêtes féroces ; quoique celles-ci ne ressemblent guère au roi des animaux, on n'a qu'à examiner la même scène figurée sur la rampe de la croix des Saints Patrice et Colomba, à Kells (8), pour se convaincre qu'elle a trait à l'épreuve du

(1) Habel, *Op. cit.*, p. 75, pl. VIII, n° 15.

(2) *Itinerario de Ioan de Grisalva*, dans *Coleccion de documentos para la historia de México*, édit. par I. G. Icazbalceta, t. I. Mexico, 1868, in-8°, p. 296.

(3) Sahagun, *Hist. gén.*, L. X, ch. 29, § 1. p. 656 de la trad.

(4) Petrie, *The eccles. Architecture of Ireland*, p. 243.

(5) Gomara, *Hist. de las Indias*, édit. de Vedia, pp. 186. — Torquemada, *Mon. ind.*, L. IV, ch. 3, p. 349 du t. I.

(6) Voy. J.-R. Allen, *Early Christian Symbolism*, pp. 214, 218-220. — Cfr. Petrie, *The eccles. Arch. of Ireland*, p. 255.

(7) Dupoix, *Monuments of New Spain*, dans *Ant. of Mexico* de Kingsborough, t. IV, part II, pl. 8, n° 12, avec description en espagnol dans le t. V et en anglais dans le t. VI, p. 470. — Cfr. Hubert-Howe Bancroft, *The native Races of the Pacific States of north America*, t. IV, New-York, 1875, in-8°, pp. 118-9.

(8) J.-R. Allen, *Early Christian Symbolism*, p. 214.

dernier des quatre grands prophètes, d'autant plus que l'on voit tout à la fois sur la croix de Kells et sur l'autre face de la médaille de Palenque un serpent enroulé autour de l'arbre de vie. A la vérité, la médaille n'a que le pommier et le reptile tentateur, et s'ils diffèrent passablement du groupe correspondant de Kells, ils se rapprochent beaucoup de celui d'un chapiteau de Saint-Benoît-sur-Loire (1), qui est presque identique à celui de l'église de Logierait dans le Perthshire (2). Enfin les groupes en terre cuite ou en bois de deux hommes, l'un couché sur le dos de l'autre, dans lesquels les Espagnols voyaient des sujets obscènes (3), n'étaient sans doute que des imitations de nos gargouilles du moyen-âge.

#### IV

##### SYSTÈME ASTRONOMIQUE ET COMPUT

Quoique les images peintes, modelées ou gravées dont on vient de parler aient sans doute été des copies bien défigurées de celles qu'avaient pu laisser les Papas, elles témoignent suffisamment de l'influence européenne qui s'était fait sentir dans les pays évangélisés par eux. Cette influence peut être signalée non seulement dans la graphique et la plastique, dans les arts et l'industrie, mais encore dans certaines sciences, notamment dans le système astronomique et le comput des peuples de la

(1) A. de Caumont, *Abécédaire d'archéologie religieuse*. 3<sup>e</sup> édit. Caen, 1868, in-8<sup>o</sup>, p. 256.

(2) J.-R. Allen, *Early christian Symbol*. p. 192.

(3) Bernal Diaz, *Conq. de Nueva España*, ch. 2 édit. de Vedia, p. 3, où il affirme que le groupe en terre cuite fut vu dans un oratoire à la pointe de Cotoche (Yucatan), lors de la découverte de Hernandez de Córdoba en 1517. — Gomara, *Historia de las Indias*, édit. de Vedia, p. 184, où il nous apprend que le groupe en bois se trouvait dans un bosquet près de la baie de Terminos, lors du retour de F. de Grijalva en 1518. — Oviedo, *Hist. nat. de las Indias*, t. I, p. 533.

Nouvelle-Espagne. Selon le P. Diego de Landa (1), les Yucatecs avaient, conjointement avec l'année de dix-huit mois comptant chacun vingt jours, usitée chez les Mexicains, « une année parfaite, comme la nôtre, de trois cent soixante-cinq jours, se composant de douze mois, cinq jours et six heures (2); ces mois nommés U, qui signifie lune, se comptaient depuis son renouvellement jusqu'à sa disparition ». Chez un peuple voisin, les Chiapanecs, ou habitants de Chiapa, on a signalé, comme réminiscence de la semaine, les sept négrillons peints dans le calendrier et servant à la divination (3).

Les habitants de Tenuchtlan-México, les Tenuchcs, se représentaient au contraire le treizième ciel comme le siège de *Tonacatecuhli*, le Dieu suprême, et de la déesse *Tonacaciuatl* (4), que Torquemada appelle respectivement

(1) *Relat. de Yucatan*, pp. 202-4. — Herrera, Déc. IV, L. X, ch. 4, p. 212. — Les Totonacs, dont la langue est apparentée avec le Maya, se référaient certainement au mois lunaire, lorsqu'ils choisissaient pour le baptême le 28<sup>e</sup> ou le 29<sup>e</sup> jour après la naissance de l'enfant. (B. de las Casas, *Apolog. hist.*, ch. 175, extr. dans le t. VIII, notes p. 121-2 des *Ant. of Mexico* de Kingsborough. Cfr. p. 138, *ibid.* p. 135. — Cfr. Mendieta, *Hist. ecles. ind.*, L. II, ch. 19, pp. 107-8; — Torquemada, *Mon. ind.*, L. VI, ch. 48, p. 83 du t. II).

(2) Les indigènes de Chicora (Caroline) auraient également divisé l'année en douze mois lunaires, à ce qu'affirmaient des néophytes dont la véracité est suspecte. (*De orbe novo Petri Martyris*, déc. VII, L. III, p. 297 du t. II de l'édit. de 1892. — Oviedo, *Hist. nat. de Indias*, t. III, pp. 626-7. — Gomara, *Hist. de las Indias*, p. 179).

(3) En muchos pueblos de las provincias de este obispado (Chiapas) tienen pintados en sus repertorios ó calendarios siete negritos para hacer divinaciones y pronosticos correspondientes à los siete dias de la semana, comenzandola por el viernes a contar. (Fr. Núñez de la Vega, *Constituciones diocesanas del obispado de Chiappa 1692*, n° XXVIII. — Cfr. Orozco y Berra, *Hist. ant.*, pp. 141, 160). — Los Indios de Chiappa cuentan siete de ellos (planetas) correspondientes á los dias de la semana, y en las ruedas y tablas de los simbolos tultecas de los dias de el año hallo, despues de la tridecaterida [période astrologique de treize jours], el numero septenario tan distinguido en la Escritura sagrada. (Lorenzo Boturini, *Idea de una nueva historia general de la America septentrional*. Madrid, 1746, pet. in-4<sup>o</sup>, p. 43).

(4) *Historia de los Mexicanos por sus pinturas*, 2<sup>e</sup> édit. dans *Nueva coleccion de docum. para la hist. de México*, publiée par J. G. Icazbalceta, p. 228.

*Citlalatónac* et *Citlalícué* et qu'il fait trôner dans une cité glorieuse située au-dessus des onze cieux (1), c'est-à-dire dans le douzième ciel. D'après Sahagun, les Toltecs affirmaient l'existence de douze cieux dont le plus élevé était la demeure du seigneur suprême, *Ome Tecuhtli* (Doublement seigneur) et de sa femme, *Ome Ciuatl* (Doublement Dame) (2), mais le contexte indique que ces Toltecs étaient non pas les Papas primitifs, mais bien leurs successeurs, ceux qui inventèrent l'astrologie. Les Tenuchs avaient adopté les croyances de ces derniers, mais leur panthéon, comme celui des Romains, étant ouvert aux divinités de tout genre, ils avaient aussi dans leur grand temple un édifice dédié à *Chiconauacatl* (neuvième atmosphère) et appelé d'un nom caractéristique : *chililico* (3), lieu où est le *chililitli* (cloche) (4).

Avant de tendre à l'unification des peuples de la confédération Culua, soit en leur imposant leurs rites et leurs lois, soit en leur en empruntant, les Tenuchs, pour ne pas se laisser absorber par les tribus voisines, alors qu'ils étaient encore trop faibles pour se les assimiler, avaient tenu à s'en différencier autant que possible. Ce fait bien constaté explique en partie les contradictions que l'on observe dans leurs croyances et leurs notions, notamment en matière de cosmographie, comme on vient de le voir. Mais les disparates et les altérations devaient tenir également à l'impuissance et à l'ignorance où s'étaient trouvés les adversaires de Quetzalcoatl après sa disparition. De curieuses légendes conservées par Sahagun indiquent que les anciens Mexicains appréciaient les sciences, les arts et les métiers des civilisateurs européens. Aussi tout en

(1) *Mon. ind.*, L. VI, ch. 19, p. 37 du t. II.

(2) *Hist. gén.*, L. X, ch. 29, § 1, p. 658 de la trad. franç.

(3) *Id. ibid.*, L. II, app., p. 178. — Dans un autre passage, le même auteur dit : « En lugar mas alto donde habitan los dos supremos dioses, que es sobre los nueve cielos. » (*Historia universal*, L. VI, ch. 34, p. 471 du t. V de Kingsborough ; p. 445 de la trad. franç.)

(4) Voy. plus loin, pp. 526-527.

expulsant Quetzalcoatl, le prièrent-ils de leur laisser « l'art de fondre l'argent, de travailler les pierres et le bois, de peindre et de faire des œuvres en plumes, ainsi que bien d'autres métiers (1). »

Au lieu de s'y prêter, il cacha tout ce qu'il put, et les hommes experts venus en sa compagnie s'en retournèrent avec lui vers l'Est, emportant les peintures relatives à leurs rites et à leurs industries. Il ne resta avec les immigrants que quatre sages : Oxomoco, Cipactonal, Tlaltetequin et Xochicauaca (2), sans doute les quatre disciples chargés d'administrer Cholula, dont il est question dans d'autres légendes (3). Ceux-ci étaient fort embarrassés pour gouverner pendant l'absence du proscrit et rétablir l'ancien ordre de choses. Ils eurent à reconstituer de mémoire la civilisation disparue, et il est dit expressément qu'ils inventèrent un grimoire (4). Telle était la force de l'habitude qu'ils continuèrent à appeler, bien improprement, lunaison (5) (*metzli*) (6), la période de vingt jours qui constituait le mois civil, dont il y avait dix-huit, outre cinq jours additionnels, dans l'année de 365 jours. Ce faux mois

(1) *Hist. gén.*, L. III, ch. 13, pp. 218-9 de la traduction du Dr Jourdanet et de R. Siméon qui, dans une note (p. 218), donnent une appréciation fort juste de ces légendes.

(2) *Id. ibid.*, L. X, ch. 29, § 1, p. 674 de la trad. franç. — Voy. plus haut, p. 499, note 5.

(3) Torquemada, *Mon. ind.*, L. VI, ch. 24, et L. XI, ch. 24, pp. 31 et 351 du t. II.

(4) Sahagun, *Hist. gén.*, L. IV, ch. 1, p. 240 de la trad.

(5) « Les mois en langue yucatèque s'appelaient *U*, qui signifie aussi lune, ce qui vient à l'appui de l'idée que les Indiens abandonnèrent la computation des mois lunaires ou néoméniés, pour déterminer le cours du soleil, en continuant toutefois à nommer les mois des lunes. » (J. Pio Perez, *Chronologie antique du Yucatan*, à la suite de *Rel. du Yucatan* par D. Landa, p. 377 ; Cfr. *ibid.*, pp. 202-4).

(6) D. Luigi Becerra Tanco assicura (*Historia de México*, 1660) que i Messicani danno il nome di *metzli* al mese, dal nome stesso della luna. (*Interpretación del código Borgiano del P. José Lino Fábrega*, texte italien avec traduction espagnole par A. Chavero et Fr. del Paso y Troncoso. — Appendice aux *Anales del Museo nac. de México*, t. V, fasc. 2, 1891, p. 28). — Veinte dias civiles componian un mes, nombrado *metzli*, luna, tal vez porque tres periodos de estos [60 jours] eran iguales á dos lunaciones



était lui-même composé de quatre pentades (1), subdivision que l'on trouve aussi chez les anciens scandinaves (2). Mais la présence dans le vocabulaire nahua du mot *metzli*, emprunté au latin *mensis* ou au celtique *mis* (3) pour désigner la lune, prouve suffisamment que les anciens Mexicains ont eu la notion du mois lunaire. Quant à l'année rituelle, elle comprenait vingt périodes de treize jours, ce qui faisait seulement 260 jours. On peut bien admettre avec le P. Toribio de Benavente, plus connu sous le surnom de Motolinia, que cette période correspond au nombre de jours pendant lesquels Lucifer ou Vénus est visible à l'horizon de Mexico (4) ; mais les autres divisions, n'étant pas fondées sur l'observation de la nature, doivent être purement arbitraires.

Les Otomis dans le pays desquels se trouvait située la Tula de l'Anahuac (5), les habitants de Tlaxcala (6) et ceux de Tezcucó, divisaient le ciel en neuf zones (7),

mas un día (Orozco y Berra, *Hist. ant.*, t. II, p. 35). On voit par cette citation que le docte écrivain admettait que, avant l'arrivée des Espagnols, le nom de la lune avait été appliqué au mois de vingt jours. Les habitants de quelques parties du diocèse de Oaxaca divisaient en effet leur année en treize mois, évidemment lunaires. (Boturini, *Idea de una nueva historia*, p. 43).

(1) Torquemada, *Mon. ind.*, L. X, ch. 36, p. 300 du t. II.

(2) Finn Magnusen, *Specimen calendarii gentilis veterum Gothorum, Danorum*, etc., à la suite de *Priscæ veterum Borealiæ mythologiæ lexicon*. Copenhague, 1823, in-4<sup>o</sup>, pp. 753-4, 758, 762. — R. Cleasby, *An Icelandic-English Dictionary*, Oxford, 1874, in-4<sup>o</sup>, p. 153, art. *fimt*.

(3) Voy. plus haut p. 506.

(4) *Historia de los Indios de Nueva España*, manuscrit cité par Orozco y Berra, *Hist. ant.*, t. II, pp. 30-35. Il y est dit, comme dans les *Annales de Cuauhtitlan* (p. 22) et dans *Conquista de Méjico* par Gomara (p. 446), que cette planète est Quetzalcoatl divinisé sous le nom de *Tlauizcalpan tecuhlli* (Seigneur de l'Aurore), sans doute parce qu'il était considéré comme le principe des lumières physique et morale.

(5) Voyez sur les conceptions astronomiques le *Codex Vaticanus 3738*, p. 162 du t. V des *Ant. of Mex.* de Kingsborough.

(6) Herrera, Déc. II, L. VI, ch. 15, p. 161.

(7) Ixtlilxochitl, dans *Ant. of Mex.* de Kingsborough, t. IX, pp. 454-458. — Torquemada, *Mon. ind.*, L. II, ch. 63, p. 193 du t. I.

comme faisaient les Gaëls (1), les Cymris (2) et les Scandinaves (3), mais non les écrivains latins (4). — Les *Annales de Cuauhtitlan* (5) rapportent que Quetzalcoatl avait notion de neuf cieux assemblés (6), c'est-à-dire superposés. Le *Codex Tellerianus* qui divinise ce personnage le fait naître dans la neuvième atmosphère (7) ; de

(1) Voyez les passages de *Fis Adamnain* et de *Leabhar Breac*, cités dans *Irische Texte mit Uebersetzungen und Wörterbuch*, édit. par W. Stokes et E. Windisch, 1880-82. Sér. I, pp. 172, 601 et II, p. 216.

(2) *The literature of the Kymry* par Th. Stephens, 2<sup>e</sup> édit. éd. par S. Evans, Londres, 1876, in-8°, p. 132.

(3) *Skaldskaparmál*, ch. 175 dans *Edda* de Snorré Sturluson. T. I. Copenhague, 1848, in-8°, pp. 592-3.

(4) Ils n'étaient pas d'accord sur le nombre des cieux, comme on le verra par les citations suivantes : « Sic autem si accipimus tertium cœlum quo Apostolus raptus est, ut quartum etiam, et aliquot ultra superius cœlos esse credamus, infra quos est hoc tertium cœlum, sicut eos alii septem, alii octo, alii novem, vel etiam decem perhibent, et in ipso uno quod dicitur firmamentum, multos gradatim esse confirmant » (S<sup>t</sup> Augustin, *De Genesi ad litteram*, L. XII, ch. 29. p. 478 du t. 34 de la Patrologie latine de Migne). — « [Christus] ascendit super cœlos. Quos cœlos ? Multi dicunt tres, alii plures ; verum mihi sententiæ tres esse » (Marius Victorinus Afer, *In Epistolam ad Ephesios*, dans *Patrol. lat.* de Migne, t. VIII, p. 1274).

(5) Append. au t. II (fasc. 2, p. 16, Mexico, 1880, in-4<sup>e</sup>) des ANALES DEL MUSEO NACIONAL DE MEXICO.

(6) Dans le t. V, p. 135 des *Ant. of Mex.* de Kingsborough.

(7) Le manuscrit porte *chiucnauecatl*. Lord Kingsborough et M. Léon de Rosny qui a publié dans *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique* (t. I, Paris, 1869, in-8°, pp. 190-232), les iconophones de ce codex avec les annotations espagnoles qui y sont jointes, lisent *zivenavitzcatl* qui ne signifie rien en nahua et que M. A. Chavero (*Piedra del sol* dans ANALES DEL MUSEO NAC. DE MEXICO, t. II, fasc. 6, 1832, p. 337) propose de remplacer par *chiconauhilhuicatl*. Nous garantissons la lecture *chiucnauecatl*, qui diffère peu des formes adoptées par Sahagun (*chiconauecatl*) et par M. R. Siméon (*chiucnau* ou *chiconau* neuf et *ecatl* air). Certains peuples de la Nouvelle-Espagne supposaient en effet que le ciel se composait de neuf zones appelées en espagnol tantôt *doblezas*, doubles (D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 414), tantôt *andanas*, rangées, couches (Ixtililxochitl, p. 454 du t. IX de Kingsborough) et en nahua *chiucnauhnepaniuhca* « che vuol dire sopra le IX compositure del cielo supremo » : (*Codex Vaticanus 3758* dans le t. V, p. 162 des *Ant. of Mexico* de Kingsborough, qui lit *zivenavichepaniuhca*, n'ayant aucun sens, et qui se borne à reproduire en facsimile le texte italien de ce passage, sous prétexte qu'il est illisible). Le professeur G. Mendoza (*Cosmogonia azteca* dans *Anales del Museo nac. de México*, t. I, fasc. 7, 1879, p. 340, cfr. p. 345) prétend que cette phrase est inintelligible. Elle le serait en effet si on lisait comme lui : « che unol diz sof h' VIII compostuz' d como fos. » La leçon proposée

même Muñoz Camargo, suivant les traditions des Tlaxcaltecs qui avaient été évangélisés par des disciples de Quetzalcoatl, dit qu'ils connaissaient neuf cieus appelés *chicuhnauhnepaniuhcan ilhuica*, où règne la paix perpétuelle (1). Enfin le P. D. Duran, place dans la bouche du roi Nezahualcoyotl, qui avait conservé tant de réminiscences des hommes blancs et du christianisme, une allusion aux neuf doubles des cieus (2).

Essayons de les expliquer en supposant que les Mexicains, tout en reproduisant les chiffres d'anciens calendriers européens, ne les ont pas appliqués comme il eût fallu pour les mettre d'accord avec le cours des astres. D'un côté, treize phases de la lune font une de nos saisons ou le quart de l'année solaire, et treize révolutions de notre satellite constituaient l'année des peuples ouralo-finnois qui, admettant que chaque mois était régulièrement composé de quatre semaines, ne lui donnaient que 28 jours (3). D'autre part, quatre treizaines d'années faisaient un cycle de 52 ans, qu'il suffisait de doubler pour avoir le siècle de 104 ans ; 52 années de 365 jours font 18980 jours, équivalant à 73 périodes de 260 jours. Or 73 pentades font 365 jours, qui comprennent 52 hebdomades ou semaines, de même que la période de 260 jours se compose de 52 pentades. Chez nous les chiffres 52, 13, 12, 7, 4, sont parfaitement justifiés, puisqu'ils s'appliquent respectivement, le premier et le second au nombre des

par nous est conforme à celle de Muñoz Camargo, qui parle de « nueve cielos que los llamaban *chicuhnauhnepaniuhcan ilhuica* » (*Hist. de Tlaxcala*, L. II, ch. 16, pp. 130-135 ; cfr. Juan-Bautista Pomar, *Relacion de Tezcoco*, p. 24, dans *Nueva coleccion de documentos para la historia de México*, par J. G. Icazbalceta, t. III, Mexico, 1891, in-8°) et à celle des *Annales de Cuauhtitlan* (p. 16 où *chiucnauhnepaniuhan* est traduit par : à los nueve cielos unidos).

(1) Voy. la fin de la note précéd. — Cfr. Herrera, Déc. II, L. VI, ch. 13, p. 161.

(2) *Hist. de las Indias*, t. I, p. 414.

(3) Paul Hunfalvy, *Ethnographie von Ungarn*. Budapest, 1877, in-8°, pp. 169-172.

semaines qu'il y a dans l'année ou la saison ; le troisième, au nombre des lunaisons (mois) qu'il y a dans l'année ; le quatrième, au nombre des jours de la semaine ; le dernier, au nombre des saisons de l'année. Les Mexicains ont retenu trois de ces chiffres : 52 ans pour le cycle ; 13 jours pour chacune des 20 divisions de la période de 260 jours ; enfin 4 pentades dans chaque période de 20 jours, dont il y avait 18, plus 5 jours supplémentaires, dans l'année solaire. On le voit, ces chiffres ne correspondent à rien de réel : empruntés à des calendriers où ils étaient bien à leur place, ils ont perdu, en passant dans un autre, leur signification rationnelle et n'en ont plus qu'une fort arbitraire.

On peut observer la même incohérence dans l'emploi que les Mexicains faisaient de l'un de ces chiffres, en substituant un cycle, c'est-à-dire cinquante-deux ans, à une année, c'est-à-dire cinquante-deux semaines. Le premier novembre de chaque année, qui tombe à peu près à la fin de la belle saison, les Gaëls païens célébraient la fête de *Samhuin* (1), en éteignant la veille tous les feux pour les rallumer le lendemain au *teine eigin* ou feu forcé, produit par le frottement de deux planches, aussi appelé *teine Tlachdga*, feu de Tlachdga, (2) qui était le principal temple du dieu *Samhuin*. Leurs successeurs, après avoir été évangélisés, avaient, comme les autres chrétiens, une cérémonie analogue, mais à une date différente. C'est le samedi saint, à six heures, que devaient être éteints les feux dans toutes les maisons pour être rallumés à neuf

(1) Dérivé de *Samh*, soleil, été, et *fuin*, fin. Cette fête est appelée *shannach* en Écosse et *shinicle* dans le Perthshire. La fête chrétienne de la Toussaint, qui tombe le 1 novembre, a reçu chez les Gaëls le nom de *samhain* qui rappelle étrangement l'ancienne dénomination.

(2) O'Reilly, *Irish-English Dictionary*. Dublin, 1817, in-4° ; — Armstrong, *A Gaelic Dictionary*, Londres, 1825, in-4° ; — J. Jamieson, *An etymological Dictionary of the Scottish language*, nouv. édit. par J. Longmuir et David Donaldson, t. IV, 1882, in-4°, pp. 193-4.

heures au moyen de cierges bénits (1) ; le 2 février, jour de la chandeleur, on se bornait à allumer des cierges bénits et à les porter en procession, sans qu'il y ait eu d'extinction préalable.

Les Mexicains avaient une cérémonie analogue, non pas au commencement de chaque année, mais au début de chaque cycle. Sahagun affirme en effet que les Indiens interrogés par lui plaçaient au 2 février le commencement de l'année mexicaine (2) ; d'autres écrivains se prononcent soit pour le 26 février, soit pour le 1 mars (3), le 20 mars ou même le 10 avril (4) ; le jour initial variait peut-être d'une tribu à l'autre. Quoi qu'il en soit, c'est bien entre le 2 février et Pâques, que les Mexicains célébraient tous les 52 ans le *toxiuhpilia* ou *toxiuhmolpilia* (attachement ou nœud des années) (5). On commençait dès la veille (6) par éteindre tous les feux après avoir blanchi les temples et nettoyé les maisons (7). Le jour venu, un prêtre faisait jaillir la flamme de deux morceaux de bois frottés l'un contre l'autre ; des coureurs s'empressaient d'y allumer des torches, afin de porter le feu nouveau dans les temples, et telle était leur célérité que dans un seul jour ils atteignaient les localités les plus éloignées de la confédération Culua (8). Une coutume de même genre fut en

(1) Du Cange, *Gloss. med. lat.* (sous les mots *novus ignis* et *tilium*). — D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 473.

(2) *Hist. gén.*, L. VII, Ch. 13, p. 493 de la trad. franç.

(3) Motolinia, *Historia de los Indios*, L. I, ch. 5, pp. 36-37 de *Coleccion de documentos para la historia de México* par J. G. Icazbalceta, t. I, Mexico, 1858, in-4°.

(4) Orozco y Berra, *Hist. ant.*, t. II, pp. 57, 65-66.

(5) Sahagun, *Hist. gén.*, L. VII, ch. 10-13, pp. 489-493 de la trad. — Gomara, *Conq. de Méjico*, p. 447. — José de Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, L. VI, ch. 2, p. 94 de l'édit. de Madrid, 1792, pet. in-4°. — Torquemada, *Mon. ind.*, L. II, ch. 17, p. 106 du t. I ; L. X, ch. 33, pp. 292-3 du t. II.

(6) D. Duran dit : quatre jours avant la fête (*Hist. de las Indias*, t. I, pp. 472-3).

(7) Sahagun, *Hist. gén.*, L. VII, ch. 13, p. 489. — Torquemada, *Mon. ind.*, L. X, ch. 33, p. 293 du t. II.

(8) Motolinia, *Hist. de los Indios*, L. I, ch. 5, pp. 38-39. — Sahagun, loc.

usage dans le canton de Værend (Suède) jusque vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : le *gnideld* (feu de frottement) était très rapidement porté de maison en maison par des messagers à l'arrivée desquels tous les autres feux devaient être éteints (1).

Il y a tant d'analogies entre ces singulières pratiques des Mexicains et celles de divers peuples européens, qu'il nous est bien permis de leur attribuer une commune origine ; mais on peut discuter si ce sont les gens superstitieux parmi les Gaëls chrétiens (2), ou bien les Scandinaves païens, qui les ont propagées dans le Nouveau-Monde. Dans l'une ou l'autre alternative, la source sera toujours européenne.

## V

## TOURS RONDES ET CLOCHES

On n'éprouvera pas la même hésitation à propos des tours rondes qui étaient spécialement dédiées à Quetzalcoatl (3), dont le temple en effet était circulaire dans la ville de Tezcucó (4). Elles font pendant aux antiques tours

cit., p. 489-492. — Torquemada. *Mon. ind.*, L. II, ch. 17, p. 106 du t. I ; L. X, ch. 33, pp. 293-4 du t. II.

(1) G.-O. Hyllén-Cavallius, *Wærend och Wirdarne*, Stockholm, 1863, in-8°, pp. 193-4. — Cfr. Finn Magnusen, *Gentile calendarium*, pp. 788-9, et Eirik Magnusson, *On a runic calendar found in Lapland in 1866*, dans CAMBRIDGE ANTIQUARIAN SOCIETY'S COMMUNICATIONS, t. I, n° 1, p. 87.

(2) La fête de *Tlachdga*, dit Petrie (*The ecclesiastical Architecture of Ireland* p. 30), paraît s'être perpétuée longtemps après l'évangélisation de l'Irlande. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle et même jusqu'à ces derniers temps, on en a retrouvé des restes chez les Gaëls d'Ecosse (*Ibid.*, pp. 39-40).

(3) A este (Queçalcoatl) le hazian las Yglesias redondas, sin esquina ninguna (*Codex Tellerianus*, p. 138 du t. V de Kingsborough). — Quetzalcoatlé... fu il primo a chi hanno edificate tempj e chiese, le quali facevano tutte ronde e senza angolo alcuno (*Cod. Vatic. n° 3738*, p. 185 du t. V de Kingsborough). — cfr. Motolinia, *Hist. de los Indios*, p. 30.

(4) Ixtlilxochitl, *Historia Chichimeca*, ch. 37, p. 245 du t. IX des *Antiq. of Mexico* de Kingsborough.

rondes qui subsistent encore dans les pays gaéliques et qui ont été l'objet de tant de controverses entre les érudits. Celles-ci ont été prises tantôt pour des temples d'adorateurs du feu, pour des minarets druidiques, pour des observatoires astronomiques ; tantôt pour des habitations de reclus ou des colonnes de stylites, et même pour des images de phallus ou des temples bouddhiques ; on les a attribuées aux Phéniciens et aux Normands, mais le savant George Petrie a démontré, conformément d'ailleurs à l'opinion de plusieurs de ses devanciers, que c'étaient tout simplement des clochers, servant accessoirement de beffrois, de refuges et d'observatoires ; qu'elles ont été élevées par des Gaëls chrétiens, du v<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècles ; qu'elles sont par conséquent de bien des siècles postérieures à la période phénicienne. Quant aux envahisseurs scandinaves, on peut les laisser de côté : ils ne faisaient rien de semblable ; lors de leur premier établissement dans les îles Britanniques au viii<sup>e</sup> siècle, ils ne construisaient même pas de maisons de pierre (1).

Mais de même qu'en Irlande les clochers n'étaient pas exclusivement ronds, il y en avait au Mexique de carrés, comme celui que le célèbre Nezahualpilli édifia dans sa capitale, Tezcuco, en grande partie peuplée de Toltecs-Tlaylotlacs. Conformément aux croyances des Celtes et des Scandinaves que partageaient ceux-ci (2), il lui donna neuf étages, en imitation des neuf zones du ciel et l'appela *Chililitli* (3), nom dont la première partie redoublée a fait *chilchil* (4) qui, dans l'idiome nahua du Nicaragua,

(1) G. Petrie, *The ecclesiastical Architecture in Ireland, comprising an Essay on the origin and uses of the Round Towers of Ireland*. Dublin, 1845, in-4°. pp. 4-6. — Edwin, third Earl of Dunraven, *Notes on Irish Architecture*, edited by Margaret Stokes. Londres, 1877, in-fol., t. II, pp. 1-49, avec de nombreuses figures de clochers.

(2) Voy. plus haut, pp. 520-522.

(3) Torquemada, *Mon. ind.*, L. II, ch. 68, p. 194 du t. I. — Ixtlixochitl, *Relacion*, p. 454 du t. IX de Kingsborough.

(4) Désiré Pector, *Indication approximative de vestiges laissés par les populations précolombiennes du Canada*, p. 157 (Extrait des

signifie *clochette*. Le sens étant bien déterminé (1), il est permis de dériver ces mots de termes latins du moyen-âge (2) : *Scilla*, *schilla*, *skella*, *chilla* (3), et peut-être *sichilla* (4) qui ont tout à la fois une forme analogue et la même signification. C'est encore un exemple des emprunts faits par les Mexicains à la langue rituelle des évangélistes (5). Le *chililitli* était tout à la fois une cloche et un clocher (6), comme on peut l'inférer des assertions suivantes d'Ixtlilxochitl : le roi Nezahualcoyotl,

ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE, t. VI, no de septembre 1888. Paris, in-8o).

(1) *Ch* en nahua se prononce *tch*, son peu différent de celui du *tz*, puisque les Espagnols ayant à transcrire *tzilacayutli*, nom nahua d'une sorte de citrouille blanche et très lisse, l'ont rendu par *chilacayota* (p. 44, note 2 de la trad. franç. de l'*Hist. gén.* de Sahagun, par MM. D. Jourdanet et R. Siméon ; — A. Peñafiel, *Nombres geográficos de México*. Mexico, 1885, in-4o, p. 228).

(2) Puisqu'il en est ainsi, on est en droit de rapprocher *chilchil* des mots nahuas : *tzitzilli*, son d'un métal en oscillation (D<sup>r</sup> Ed. Seler, *Altme-xicanische Studien*, p. 122, dans *Verœffentlichungen aus dem Kœnig-lichen Museum für Vœlkerkunde*, t. I, fasc. 4, Berlin, 1891, in-4o) ; *tzilini* sonner ; *tzitzilica* tinter, et *tzitzilina* carillonner ; ainsi que des mots espagnols : *chillar* résonner ; *chillido* bruit perçant ; et portugais : *chilrar* gazouiller et *chilro* gazouillis. — Cfr. le gascon : *eschilles* ; l'angevin *eschillettes* ; le normand *esquelle* ; l'italien *squilla* ; l'allemand *schellen*, *schallen* retentir ; le suédois *skælla* clochette, et *skall* bruit retentissant.

(3) Du Cange, *Gloss. inf. et med. latin.* sous les mots *chillæ* et *skella*.

(4) Tintinabulum, a sono vocis dictum, *sichilla* vulgo dicitur (Papias cité, au mot *skella*, par Du Cange (*ibid.*), qui croit que c'est une fausse leçon pour *schilla*).

(5) Les Papas Columbites avaient en effet l'habitude d'emporter dans leurs migrations des clochettes avec d'autres objets de culte (E. Beauvois, *Les premiers chrétiens des îles nordatlantiques*, pp. 416, 431-2).

(6) Le contenant est en effet souvent pris pour le contenu ou réciproquement ; c'est ainsi que l'on a employé en français le mot *écritoire* pour désigner tout à la fois : l'endroit où l'on écrit, le meuble où l'on mettait tout ce qu'il faut pour écrire, et finalement l'encrier. Il y avait d'ailleurs en nahua un mot, *chililico*, dont la particule *co* fait évidemment un locatif et qui doit désigner le lieu où est un *chililitli*. C'était une chapelle du grand temple de Mexico, où l'on faisait des sacrifices sous le signe de *chiconauecatli* (Sahagun, *Hist. gén.*, Append. au L. II, p. 178 de la traduction française faite d'après le texte cité à Mexico par Bustamante. — Le texte donné par Kingsborough, *Ant. of Mex.*, t. VII, p. 93, porte *chunavecatli*, mais c'est évidemment une faute d'impression pour *chicunavecatli*, qu'on lit dans la 3<sup>e</sup> ligne qui précède). — *Chiconauecatli* signifie *neuf airs* et correspond ainsi aux neuf étages du temple de Tezcuco, où était le *chililitli*.



après avoir fait des sacrifices et vainement demandé aux dieux mexicains de le faire triompher des Chalcs, dit que Huitzilopochtli et les idoles étaient des démons qui trompaient les hommes. Il se retira dans son bocage de Tezcuzinco (Petit Tezcuco), où il jeûna quarante jours en invoquant le Dieu inconnu, créateur de toutes choses, qui trône au-dessus du neuvième ciel. Il lui adressait des prières quatre fois par jour, au lever et au coucher du soleil, à midi et à minuit. Ayant enfin vaincu ses ennemis, [dont les rites étaient devenus aussi sanguinaires que ceux des Mexicains (1)], il éleva, vis-à-vis du grand temple de Huitzilopochtli, une tour très haute, reposant sur quatre terrasses et se composant de neuf étages par allusion aux neuf cieux (2). Le sommet à trois pointes [clochetons ?], richement décoré à l'intérieur, parsemé d'étoiles sur fond noir à l'extérieur, était consacré au dieu inconnu, qui n'y était représenté sous aucune forme. Le neuvième étage renfermait un instrument appelé *chililitli*, qui avait donné son nom au temple et à la tour, ainsi que d'autres, comme des cornets, des flûtes, des trompes et des cuvettes en métal que l'on appelait *tetzilacatl* (3). Il servait de cloche et, frappé avec un marteau également en métal (4), il rendait à peu près le même son qu'une cloche, et non celui du très grand tambour avec lequel on dirige les ballets. On sonnait de cet instrument et en particulier

(1) Ixtlixochitl, *Hist. chichimeca*, ch. 45, p. 253 du t. IX des *Ant. of Mexico* de Kingsborough.

(2) Voy. plus haut, pp. 520-522.

(3) Unas sonajas que se llaman *ayacachtli* y *tetzilacatl* y *omichicauatzli* (Sahagun, *Hist. univ.*, L. VIII, ch. 20, p. 214 du t. VII de Kingsborough ; p. 525 de la trad. franç.). Le second nom paraît être composé de *tetzil* pierre et de *lacatl*, ayant le même radical que *tzilini* sonner. Ce serait donc comme l'*ayacachtli* un grelot ayant à l'intérieur un ou plusieurs cailloux (Voy. note 2, p. 525 de la trad. franç. de Sahagun).

(4) La *scilla*, qui paraît avoir été le prototype du *chililitli*, différerait de la cloche en ce qu'elle était fixe et qu'il fallait par conséquent la frapper. (Uno ictu scilla percussa est, dit Pierre le Vénérable cité par Du Cange, *Gloss.* au mot *skella*), au lieu de la mettre en branle.

du *chililitli* quatre fois par jour, aux heures où le roi priaait (1).

Aucune cloche précolombienne n'a été mieux décrite que celles de Dabaïba qui, à la vérité, se trouvaient un peu en dehors du domaine de nos études. Nous ne nous en écartons pourtant guère; le temple de Dabaïba, situé sur la rivière de ce nom (aujourd'hui le Rio Atrato), n'était en effet qu'à une quarantaine de lieues du Darien, et les roitelets de cet isthme y envoyaient même des esclaves pour les y faire immoler (2). Il était dédié à la déesse générale de ces contrées, Dabaïba, mère du créateur des cieux, dispensatrice de tous biens (3). Au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, en 1512, les Espagnols, sous la conduite de Vasco Nuñez de Balboa, remontant la rivière de Dabaïba, sur les bords de laquelle leur avait été signalé un temple rempli d'or (4), « mirent en fuite le roitelet du lieu et lui enlevèrent 14,000 pesos (5) d'or, en objets de diverses formes élégamment travaillés. Il y avait entre autres trois trompettes d'or et autant de cloches de

(1) El chapitel referido, casi remataba en tres puntas, y en el noveno sobrado estaba un instrumento que llamaban *chililitli*, de donde tomo el nombre este templo y torre, y en él asimismo otros instrumentos musicales, como eran las cornetas, flautas, caracoles y un artesón de metal que llamaban *tetzilacall*; que servia de campana, que con un martillo asimismo de metal le tañian; y tenia casi el mismo tañido que una campana, y no à manera de atambor, que es el instrumento con que hacen las danzas, muy grande este; los demas y en especial el llamado *chililitli* se tocaban quatro veces cada dia natural, que era à las horas que el rey oraba. (Ixtlilxochill, *Hist. chichimeca*, ch. 45, p. 237 du t. IX des *Ant. of Mex.* de Kingsborough).

(2) *De orbe novo* Petri Martyris, édit. de Madrid, 1892. Déc. VII, L. X, ch. 1, t. II, p. 363.

(3) Id. *ibid.* Déc. III, L. IV, ch. 3, pp. 378-9 du t. I; Déc. VII, L. X, ch. 1, p. 364 du t. II.

(4) Herrera, *Hist. gén.*, Déc. I, L. IX, ch. 6, p. 238.

(5) P. Martyr emploie dans ce passage le terme *pondus* qu'il définit ailleurs (Déc. I, L. X, pp. 209-210 du t. I): « *Pondus autem hoc a me sic appellatum, non libram intelligi volo æquare, sed ducati aurei et trientis summam; vocant ipsi *pesum*, summamque ponderis ejus castellanum aureum appellent Hispani.* » — Le *peso* étant la 50<sup>e</sup> partie du marc d'or de 250 grammes en Espagne, devait peser 4,6 grammes, de sorte que le poids de la cloche était de 2 kilogrammes et 760 grammes.

ce métal, dont la plus grosse avait le poids de 600 pesos. Les indigènes, interrogés sur l'usage de ces instruments, répondirent que les accords des trompettes servaient à exciter la joie dans les fêtes et les jeux ; le tintement des cloches, à appeler le peuple aux cérémonies religieuses. Les battants, faits à la manière des nôtres, étaient si blancs et transparents qu'au premier abord on aurait cru, n'eût été la longueur, qu'ils étaient en perles ou en nacre (1) ; mais on apprit qu'ils étaient faits d'arêtes de poissons. On rapporte que les doux et agréables sons des cloches flattaient l'oreille, quoique le tintement de l'or soit ordinairement sourd. Les battants agités frappaient comme chez nous les lèvres des cloches. Il y avait en outre treize cents (2) clochettes d'or à la façon des nôtres, résonnant agréablement. » (3)

Il n'est pas dit que le *chililitli* fût en or, comme les cloches de Dabaïba ; il pouvait être en cuivre, métal que les anciens Mexicains avaient en abondance (4) ; il pouvait être aussi en fer, comme quelques clochettes des anciens Gaëls, notamment celle des Mac-Gurk, que l'on disait avoir appartenu à Saint-Columba (5). Ixtlilxochitl affirme

(1) Traia Cortés cinco esmeraldas... ; otra era como campanilla con una rica perla por badajo (Gomara, *Cong. de Mej.*, édit. de Vedia, p. 423).

(2) Ce chiffre ne paraît pas exagéré quand on sait quelle quantité de grelots l'on découvre au Mexique ; les habitants précolombiens de ce pays en portaient d'attachés à leurs vêtements, comme faisaient à la même époque nombre de dignitaires européens ; les Mayas se servaient de clochettes et de grelots de cuivre en guise de monnaie (Énumération des objets envoyés de Vera Cruz à Charles-Quint en 1519, dans *Cartas y relaciones* de H. Cortés, édit. par P. de Gayangos. Paris, 1866, gr. in 8°, pp. 29-33 ; — Cogolludo, *Hist. de Yucathan*. L. IV, ch. 3, p. 181 ; — E. J. de Westphalen. *Monumenta inedita rerum Germanicarum*. Leipzig, in-fol., t. II, préf., p. 62 ; — Du Cange, *Gloss. med. lat.* sous les mots *capa, chillæ, stola, tinniolium, tintinabulum et tunica*).

(3) *De orbe novo Petri Martyris*, Déc. VII, L. X, ch. I, p. 363 du t. II. de l'édit. de 1892.

(4) J. Sanchez, *Le Cuivre chez les Aztecs*, dans ANALES DEL MUSEO NAC. DE MEXICO, t. I, pp. 387-393 ; cfr. t. II, pp. 472-3 ; — Orozco y Berra, *Hist. ant.* t. I, pp. 284-293.

(5) D. Wilson, *The Archæology of Scotland*, p. 653 et fig. p. 654. — Du Cange, *Gloss.* au mot *campana ferrea*.

que les Toltecs avaient des pointes de flèches en fer et, chez les Mayas, on a trouvé à Kantumil, dans un tumulus, un canif en fer dans sa gaine de cuir, avec des pointes de flèches en obsidienne et des coquilles portant des figures semblables à celles que l'on voit sculptées sur les murs de Chichen-Iza (1). Ce ne sont pas les seules antiquités en fer qui aient été signalées dans les pays autrefois parcourus ou habités par les tribus émigrées de l'Aztlan. On en a découvert dans des *mounds* de l'Ohio, de l'Illinois (2) ainsi qu'à Peyson (Utah), à Circleville (Illinois) et dans beaucoup d'autres localités de l'Amérique du Nord. (3)

En ouvrant des tranchées, en faisant des fouilles en Amérique, on exhume sans cesse des objets dont la matière, la forme et l'ornementation trahissent une influence européenne, soit qu'ils aient été directement importés des pays situés au-delà de l'Atlantique, soit qu'ils en aient été imités. Les exemples que nous venons de citer sont suffisants pour inviter les archéologues à porter leur attention de ce côté et à entreprendre des études comparatives qui seront certainement fructueuses.

E. BEAUVOIS.

(1) John L. Stephens. *Incidents of travel in Yucatan*. Londres, 1848, in-8°, t. II, p. 341. — Orozco y Berra, *Hist. ant.*, t. II, p. 425.

(2) THE AMERICAN ANTIQUARIAN AND ORIENTAL JOURNAL, édité par St. D. Peet, Chicago, in 8°, janv.-nov. 1889, pp. 188 et 234.

(3) *Programme du Congrès des Américanistes en 1892*, 2<sup>e</sup> édit. Madrid, in-8°, p. 31.

---